

1^{re} ANNÉE N° 2.

LE BONNET DE NUIT

JOURNAL ILLUSTRÉ

Humoristico-Comique

PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an. 10 fr.

Six mois. 5 fr.

BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

LYON

VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.



1^{er} JUILLET 1876

LE BONNET DE NUIT

JOURNAL ILLUSTRÉ

Humoristico-Comique

PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an. 10 fr.

Six mois. 5 fr.

BUREAU

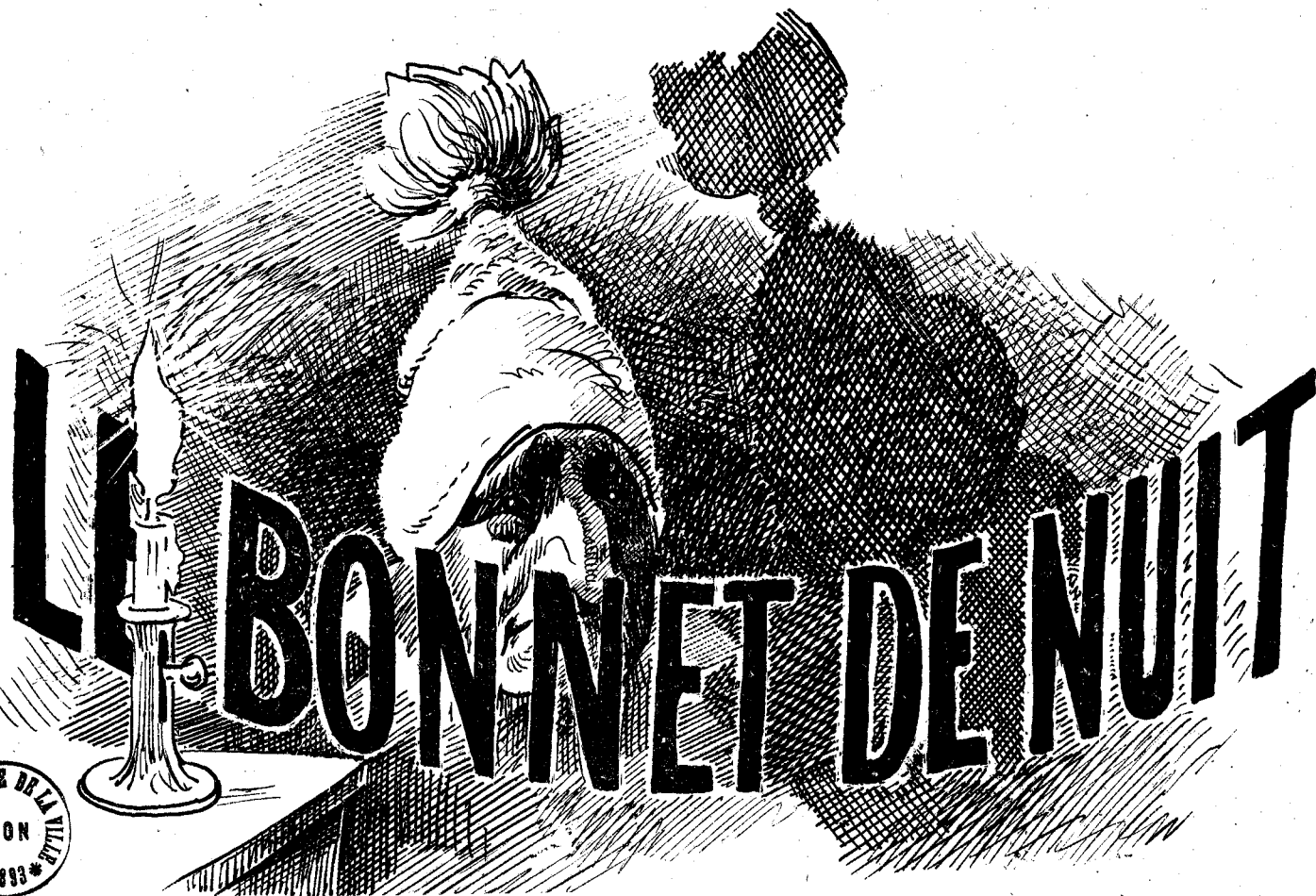
Rue Saint-Côme, 2

LYON

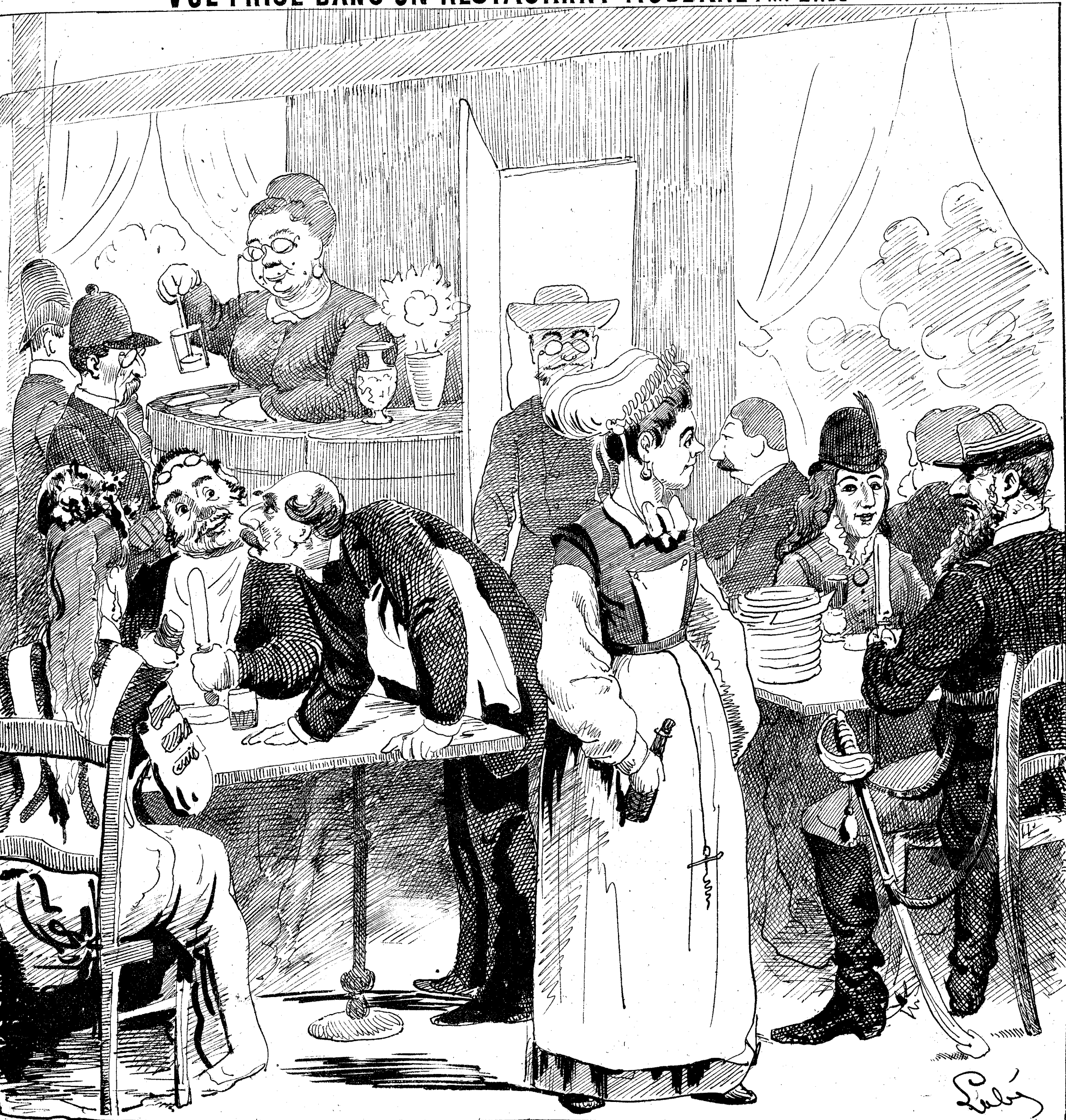
VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.



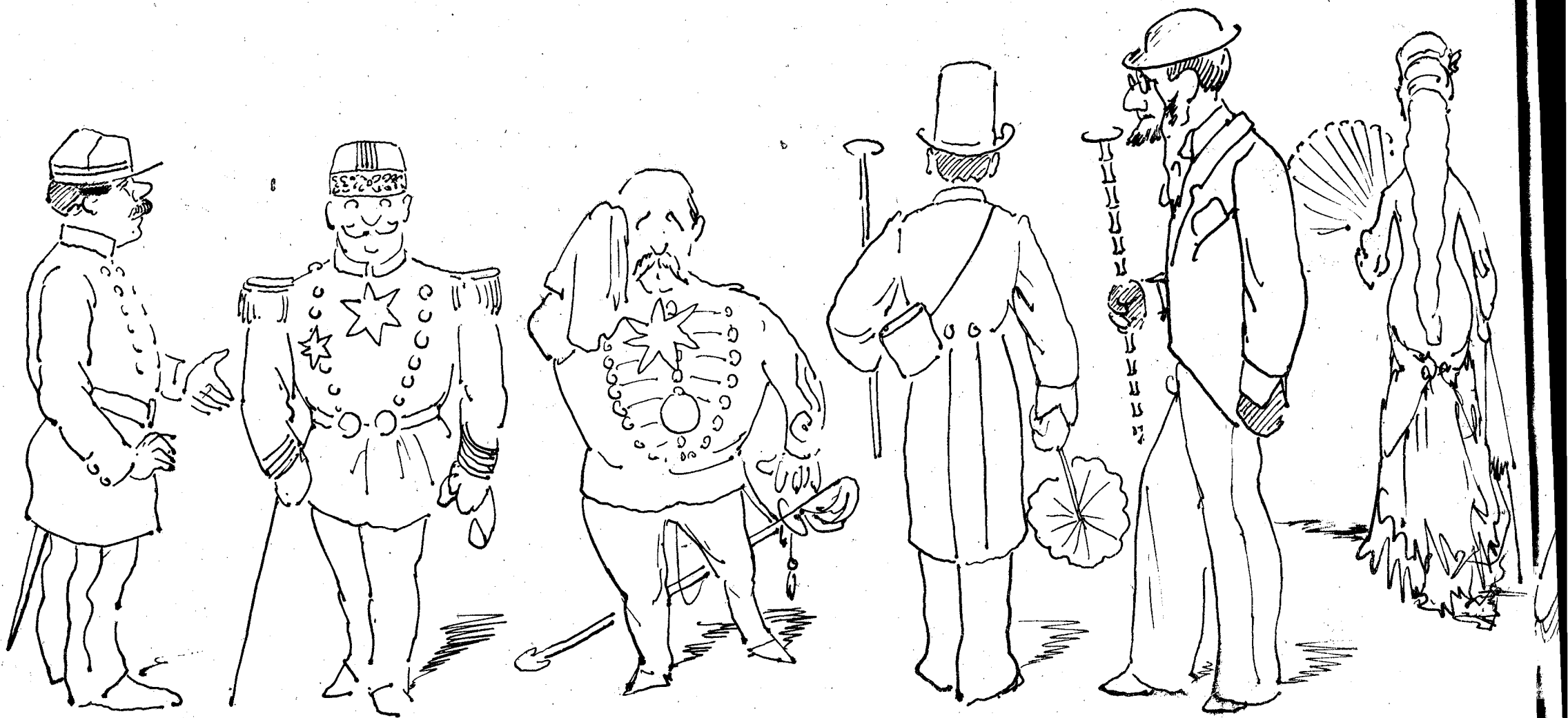
VUE PRISE DANS UN RESTAURANT MODERNE PAR LABÉ



Labé

Lith. Martin, Rue Childebert, 19, Lyon

AUX COURSES PAR LABÉ



Le gardien de la paix: Appuyez
Messieurs, appuyez!!

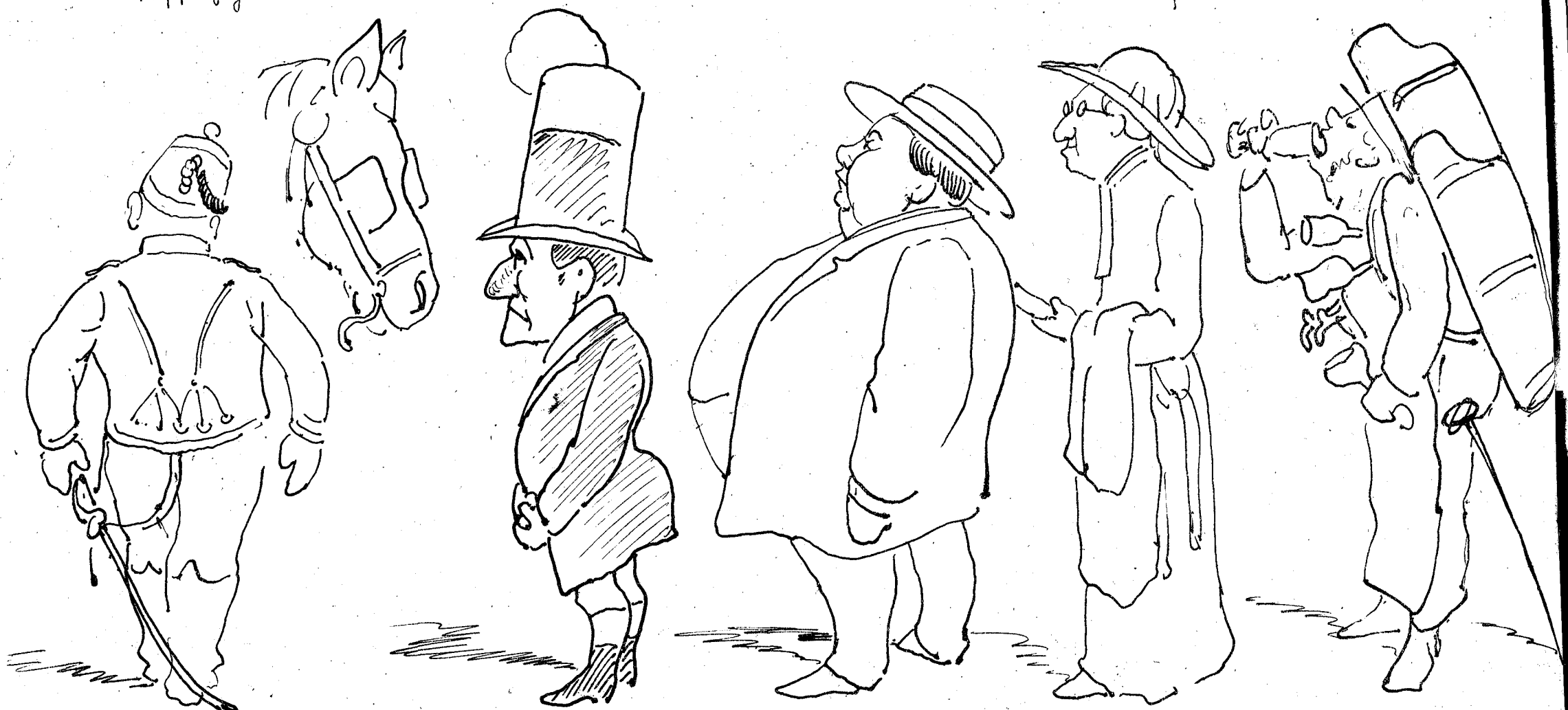
Un gros bonnet

Un autre gros bonnet

Armé de
toutes pièces

N'oublions pas surtout
le bout de mollechoir sortant
de la poche

effet de dos



autre effet de dos

De la ressemblance de
position nait la
sympathie.

heureusement qu'il
n'est pas jockey

Les courses intéressent
tout le monde

quand on ne la voit
pas, on la boit

DEUX CONSEILS

Le premier de mes deux conseils est de bien vous garder de ne jamais avoir affaire avec la déesse ou la diablesse, enfin, avec la fée méchante qui se nomme la Folie! — de veiller attentivement à ce que personne ne l'envoie sur vos trousses...

Le deuxième de mes conseils est que jamais, mais du grand jamais, vous ne vous fassiez journaliste!!!

Journaliste...

Illusion pour plusieurs... feux follets qui vous entraînent on ne sait où, et bien souvent dans les fanges... Lance dont s'arment beaucoup de Don Quichotte pour batailler à tort et à travers, sans même avoir la précieuse ressource d'un Sancho...

Oh! quel funeste jour que celui où un brave jeune homme s'arme d'une plume et d'une feuille de papier, et déverse sa prose sur tant d'hommes et de choses qu'il ne sait et ne connaît pas, ou ne sait qu'à demi!

Et pourtant, j'en suis un de ceux-là!!!

Oui, et je m'en mords presque les doigts... D'aucuns disent que je devrais m'en mordre la langue... Et je suis résolu, ô inconséquence humaine! à ne rien mordre du tout!

Si fait, je mords parfois. J'avale même... la poussière, quand il me faut courir de Perrache à la Croix-Rousse, de Vaise aux Brotteaux, pour surveiller les uns, animer les autres, recueillir une anecdote ici, un bon mot par là, même dans ces pérégrinations je suis mordu, ce qui est moins agréable, soit par un coup de soleil, soit par une averse, mais pas encore par un chien enragé! Car vous vous tromperiez si vous songiez pour le *Bonnet de nuit* à l'organisation du *Salut public* ou de tout autre vieux confrère.

Et puis, il y a des entraves dans le métier, c'est dame Censure qui a ses exigences (nous ne nous en plaignons pas trop cependant); cette gentille personne tient à ses aises. — Elle prend son temps. — Et le pauvre dessinateur est obligé de regarder passer l'actualité sans pouvoir la servir toute fraîche: Huit ou dix jours après. Hélas! Ça sent déjà le rance ou, tout au moins, le réchauffé...

Vous croyez peut-être que j'ai dévoilé complète-

ment le côté mauvais du métier de journaliste? — Ce n'est qu'un tout petit coin d'un large revers. — Nous le soulèverons un peu plus haut une autre fois.

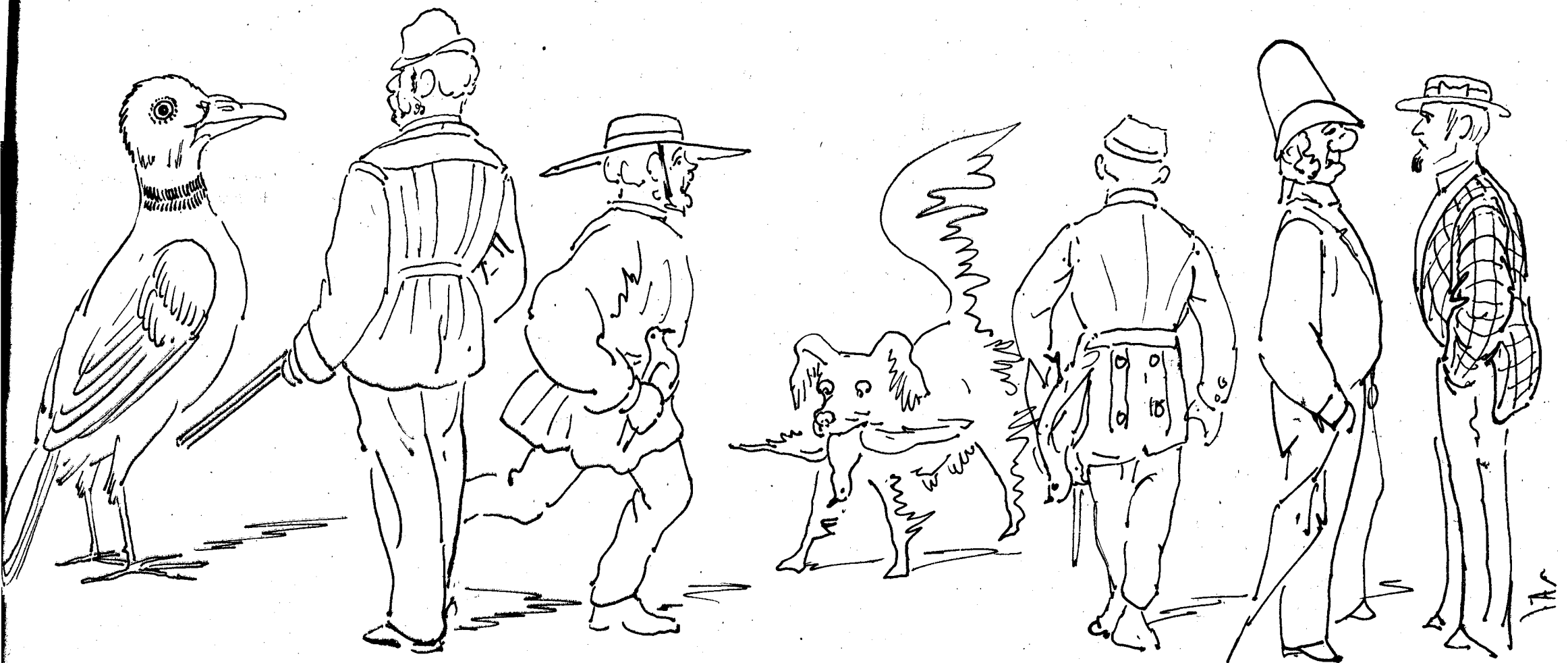
Je reviens à mon premier conseil.

Etre fou, est un grand malheur. Mais j'en connais un autre plus grand, c'est d'être fait fou! Quand bon gré mal gré, il faut que vous soyez fou, ou que vous passiez comme tel...

Vous auriez beau remplir les emplois les plus difficiles demandant une raison solide, n'avoir jamais donné signe d'aliénation mentale, être, enfin, complètement possesseur et maître de vos facultés, que si, un beau matin, un fiacre et certains individus viennent, vous empoignent, vous emmènent et finalement vous enferment dans une certaine maison en compagnie de gens plus ou moins déraisonnables, il vous faudra bien, mon cher, en passer par là, et y rester longtemps, peut-être même y mourir sans avoir pu briser ces chaînes qu'une main ennemie aura jetées sur vous impunément! Captivité exécrable, qui, non-seulement, vous privera du don divin de la liberté, mais vous liera forcément avec des êtres qu'on enferme parce que ceux là sont réellement fous, et qui, de plus, fera trébu-

LE TIR AUX PIGEONS PAR LABÉ

OU LES BARBARIES DE LA CIVILISATION



La victime

Le bourreau

Celui qui porte

Celui qui rapporte

Un autre qui rapporte

Les parieurs



Un spectateur

quelques

spectatrices

un tireur anglais

cher votre raison, tant solide soit-elle, devant les assauts continuels que lui livrera la vue permanente de la folie en actions.

Oui, il y a là une barbarie aussi infâme que civilisée, une loi mauvaise parce qu'elle est incomplète, que de livrer un être à la disposition absolue d'un autre !

Voici le fait qui m'a suggéré ces lignes :

Dernièrement, j'allais voir, chez ses parents, un de mes amis. On me répond qu'ayant donné des signes d'aliénation mentale on l'a conduit pour le guérir à l'hospice de***. Mais moi, qui le fréquentais souvent et qui ne m'étais jamais aperçu que mon ami avait des velléités de folie, je trouvais la chose un peu singulière, et elle me donnait d'autant plus à réfléchir que la conduite de la mère de mon ami, vis-à-vis de lui, n'était pas des plus exemplaires.

Je me transportai donc à l'hospice de***. Le religieux auquel je m'adressai me répondit d'un air assez embarrassé que c'était une règle dans la maison de ne laisser voir un malade que sur l'autorisation de la personne qui l'a fait enfermer, et me demanda si j'avais l'autorisation de sa mère ? — Evi-

demment non. Car j'étais certain d'avance qu'elle m'eût été refusée. — Dans ce cas, me répondit le religieux, il vous est impossible de voir M. X. — Voilà donc, m'écriai-je, un être fou ou non, mis, pieds et poings liés, à la disposition du premier venu qui aura assez d'argent et d'influence pour le faire disparaître d'abord, et, ensuite, pour lui payer une pension !... — Oh ! Monsieur, reprit-il, il y a des contrôles. — Contrôles, tant que vous voudrez ; mais qui m'assure qu'ils existent ces contrôles ? qui m'assure de leur fonctionnement ? Et en admettant même qu'il y a contrôle sur contrôle, que tout va pour le mieux, le meilleur des contrôles pour moi est de pouvoir m'entretenir avec la personne que vous dites, folle ou malade, et que je peux parfaitement supposer être entre vos mains pour de tout autres motifs. Le cas n'est pas rare, et il se montrerait plus fréquent qu'on ne le pense, si les cris et les imprécations de celui dont on a voulu se débarrasser pouvait franchir vos murs !...

Et je me retirai, le cœur gonflé d'indignation, me promettant bien de l'en soulager en en déversant quelques gouttes sur une page. C'est ce que j'ai fait.

Edm. TOULONNET.

SOUVENIRS

Un convoi gravit tristement la route qui conduit au cimetière.

D'une des boutiques d'alentour, chargées de couronnes d'immortelles et ornées de marbres attendant des inscriptions, surgit un homme en blouse blanche qui s'adresse au monsieur qui conduit le deuil :

— Je me recommande à vous comme marbrier, dit-il.

On ne lui répond pas.

— Pardon, ajoute-t-il en tendant une carte lithographiée, veuillez lire, je suis le marbrier spécial des maisons de santé.

Un observateur fantaisiste disait hier dans un salon :

Il y a cinq sortes de gaudrioles :

1° Celles que l'on peut dire devant tout le monde, hommes, femmes, jeunes filles et enfants ;

2° Celles que les enfants et les jeunes filles ne

doivent pas entendre ;

3° Celles qui ne peuvent se dire qu'entre hommes ;

4° Celles que l'on ne peut risquer qu'entre gendarmes ;

Et enfin, enfin, celles que l'on ne peut hasarder... qu'entre femmes !

On devine les protestations de la portion féminine de la réunion.

La scène se passe à quelque distance d'un pont à péage. Le prix est d'un sou par passager.

Une vingtaine de jeunes gens ont diné copieusement. Il faut traverser le pont pour rentrer en ville.

— Je parie, dit R..., vous faire tous passer en ne donnant qu'un sou.

Le pari est accepté.

La bande arrive au bureau du pont. Le parieur se met auprès du buraliste, tenant sa main dans le gousset de son gilet.

— Un ! dit-il en voyant passer le premier.

— Deux ! trois ; continue le buraliste en comptant les personnes du défilé.

On arrive à 19 ; R... et l'employé comptant toujours ensemble.

— Vingt ! dit le premier.

— Et vingt-un ! dit le buraliste.

— Non, vingt ! ils n'étaient que vingt !

— Mais avec vous, ajoute l'employé, cela fait vingt-un !

— Non ! cela ne fait que vingt ! Je ne suis pas avec ces messieurs !

— Mais vous comptiez avec moi.

— Pour vous *faire plaisir* !

Et R... donne son sou à l'employé ébahi.

Naturellement, pendant ce colloque, la bande avait franchi le pont depuis longtemps.

Le général S*** accoste un jour un personnage qu'on abordait en disant toujours : — Bonjours Colonel ! — et lui demande combien il a de campagnes.

— Quatre, mon général : une à Collonges, une dans le Dauphiné, une autre à Nice et la quatrième non loin de Chambéry.

— Que diable ! vous n'avez donc jamais été militaire ?

— Jamais !

— Pourquoi, alors, vous appelle-t-on Colonel ?

— Parbleu !... c'est mon nom !

Le même général répondit un jour au maréchal de C*** qui lui disait, au sujet de la mort survenue presque coup sur coup de plusieurs généraux,

— Ah ça, général, prenons garde, il paraît qu'on bat le rappel la-haut !

— Bah ! bah ! maréchal, tant qu'on ne battra pas la Générale ça ne me regarde pas.

Dans un de nos grands hôtels arrivait le comte de V***.

Le lendemain il jette un coup d'œil sur la liste des étrangers, et dit en souriant : On est ici d'une politesse exquise ; on me signale en ces termes : — Le comte de V*** et sa suite. — Or ma suite se compose d'une malle....

L'AMBITIEUX POLITIQUE

Parmi les plaies dont la nature s'est plu à accabler le genre humain, il en est une exécrable et dangereuse entre toutes ; exécrable, parce que celui qui en est atteint ne recule devant aucune bassesse, pas même devant la perte de son honneur et de son estime ; dangereuse, parce qu'elle engendre un égoïsme qui fait sacrifier sans hésitation amitié et famille à l'assouvissement d'une soif insatiable d'emplois et d'honneurs.

Ce mal, je l'ai nommé : c'est l'ambition politique.

Plus ou moins favorisé de la fortune, mais du reste, parfaitement inconnu, l'ambitieux politique foule aux pieds, sans aucune pudeur, tout sentiment de dignité personnelle pour parvenir plus sûrement au but qu'il se propose.

Il se fait généralement remarquer, par l'ardeur avec laquelle il se pose auprès des chefs du parti dont il veut capter la confiance, en défenseur d'une opinion que, dans son for intérieur, il ne partage pas le moins du monde, et aussi par les soins qu'il apporte à donner à son extérieur un cachet d'originalité qui puisse le faire distinguer des autres.

Se posant en orateur, traitant toutes les questions souvent sans les approfondir, généralement doué d'un organe qui tient à la fois de la crécelle et de la contre-basse, il s'applique dans la rue comme au salon à élever la voix de manière à fixer l'attention et à faire dire, lorsqu'il passe : « C'est lui ! le voilà !!! »

Il assiste et prend une part active à la plupart des réunions publiques, se fait admettre dans un nombre incalculable de sociétés libérales et philanthropiques et remplit de sa prose ampoulée les colonnes des principaux journaux de la localité.

Arrive l'heure des élections à la représentation nationale, il pose sa candidature. C'est alors qu'il fait jouer toutes ses batteries, prodigue l'argent et les promesses ; et il intrigue de telle façon, qu'il finit par être élu à ce poste si ardemment convoité.

C'est alors que les électeurs commenceront à s'apercevoir qu'ils ont bien pu se tromper sur la sincérité de la profession de foi de leur candidat, car dès l'instant où celui-ci pourra se passer de leur aide, se riant de leur simplicité, il se rapprochera peu à peu du côté du plus fort, et bien loin de défendre par la parole et le vote les principes dont il s'était travesti pour la réussite de ses projets, on le verra se tourner insensiblement vers ceux qu'il n'aurait jamais dû cesser de considérer comme des adversaires, et jeter le masque définitivement, en passant à l'ennemi avec armes et bagages.

Mais aussi cette trahison infâme aura sa récompense : elle vaudra à son auteur sinon de l'estime, du moins de la popularité parmi ses nombreux confrères politiques, et, peu de temps après son apostasie, une compensation, peut-être même un portefeuille ; de là à l'immobilité, il n'y a qu'un pas.

Quel que soit le système gouvernemental en règne, quelques courbettes, comme seuls savent les faire ces individus à l'échine si flexible, attireront certainement à notre personnage le don gracieux de quelqu'une de ces sinécures si bien rétribuées ; notre personnage se reposera alors à l'ombre de ses lauriers ; il ne se souviendra de ses électeurs, cause première de ses succès, que pour mieux les accabler de vexations et de charges à l'abolition desquelles il avait pourtant juré de consacrer sa carrière politique.

Que ce portrait, tracé d'après nature et aussi fidèlement que possible, vous fasse distinguer entre tous cet être méprisable, pour le fuir... et que Dieu nous garde de ce fléau de la société qui a pour nom : « l'Ambitieux politique ! »

J. D.

NAÏVETÉS D'ENFANTS

Un instituteur, sur le chapitre des misères humaines, s'évertuait, devant ses bambins, à leur démontrer que l'homme, pendant toute sa vie, depuis le premier jour jusqu'au dernier, ne fait presque que pleurer.

Il avise un étourdi qui prenait des mouches, et lui dit :

— Eh ! là-bas, le preneur de mouches, que fait l'enfant en venant au monde ?

Dérangé dans sa chasse, le moutard répond inopinément :

— Il crie, m'sieu.

— Hélas oui, il crie ! Mais ces cris sont la première expansion de la douleur... Et dans la suite que fait-il !

— M'sieu... il tette ! !

— Quand tu plaides, p'pa, tu mets ta robe d'avocat — dit une charmante enfant à son père, effectivement avocat et, de plus, député.

— Certainement, ma petite Julie.

— Eh bien, pourquoi alors, p'pa, que quand tu parles à la Chambre, tu ne mets pas ta robe de chambre ?..

C'était dans une de ces stations de bains de mer aussi brillantes qu'agréables par la foule de Parisiens qui s'y rendent chaque année.

Une jeune dame, en compagnie de son petit garçon, revenait de la baignade du matin.

— M'man, dis-moi donc pourquoi les femmes s'habillent en hommes pour se mettre dans la mer ?

— Cela est permis à la mer...e....

Heureusement que le petit bambin n'avait que six ans !

Maman, dit un enfant terrible, tu prétends que mon cousin Albert, qui a vingt ans, n'est pas encore un homme, tandis que ma cousine, qui n'a que quinze ans, est déjà une femme bien formée ? pourquoi donc ?

— Les petites filles, répond la mère, sont plus tôt formées que les garçons, de même que, dans la nature, les fleurs, dont la vie est si courte, sont plus tôt venues que les arbres, qui doivent durer plus longtemps... C'était assez spirituel, mais l'enfant répond :

— Alors, à quelle espèce d'arbres appartient papa ?

Un maître d'école demande à ses bambins quel est le plus bête des animaux.

— C'est le serpent ! s'écrie aussitôt l'un d'eux.

— Comment cela ?

— Parce que, dit le marmot, pouvant cueillir une pomme pour lui, il a dit à Eve de la prendre. Il était bien bête !..

Un garçon travaille, sous les yeux de son père, à une composition grammaticale.

Soudain il l'interrompt.

— Papa, dis-moi donc, est-ce que gourmet prend un t ?

— Selon les circonstances, dit le père en souriant ; ainsi le gourmet en prend un généralement après dîner.

AVIS

Nous prions instamment tous ceux qui nous font l'honneur de nous envoyer quelque manuscrit de vouloir bien le signer et indiquer sous quel nom ou quelles initiales ils veulent qu'il paraisse.

Nous les prions en outre, autant que faire se pourra, de mettre leur adresse : nous préférons avoir à correspondre directement avec eux qu'à la voie du Journal. — Les manuscrits publiés ne sont pas rendus.

Au n° suivant : le Kiosque de Bellecour, M. Mangin et l'orchestre, grand dessin par M. Labé. — Prochainement : les bains de natation de M. Marmet, par le même artiste.

SAMEDIVAGATIONS

J'ai vu dans un champ de radis
Trois cigales dévotes,
Qui chantaient un *De profundis*,
Sur un air de gavotte...

La semaine, boiteuse et poussoive, parvient enfin à doubler ce cap de Bonne-Espérance qu'on nomme le samedi.

Les chiens, dans la rue, me semblent moins crotés ; les mines que je croise sur mon passage, moins rébarbatives.

Les femmes retroussent plus coquettement leurs blanches jupons, pour franchir les ruisseaux ; et le commissionnaire-frotteur du coin me décoche d'une voix plus enjouée son invariable : « ciré mossieu » ?

Le soleil lui-même, à travers son capuchon de nuages, laisse tomber sur nous, malgré la Saint-Médard, un sourire et un rayon.

La nature semble revêtir sa camisolite des jours de fête.

Le harnais, plus ou moins lourd, qui pèse sur la gent travailleuse, est secoué plus allègrement ; les pauvres serfs de la glèbe saluent d'un regard reconnaissant l'arrivée du repos dominical.

La pensée, devantant les heures, bâtit déjà son petit château de cartes, et trace le sommaire des distractions et des joies qui vont être mises à contribution.

C'est demain dimanche ! C'est demain l'ardente mêlée du plaisir !

L'on sent déjà frémir dans l'air un vague murmure de rendez-vous, de billets mignons furtivement échangés, de serremments de mains pleins de promesses....

Chacun passe en revue les forces dont il dispose, pour capturer une part de lutin.

Mon porte-monnaie, qui entre-bâille ses compartiments étroits, est, avant tout, l'objet de ma sollicitude.

Imitant les augures et les druides de notre vieille Gaule, je me penche avidement sur les entrailles de ma victime, pour lui arracher le secret des jouissances du lendemain.

Froides et impassibles, les piécettes se laissent palper avec l'insouciance du voyageur habitué à ne jamais coucher deux nuits de suite sous le même toit.

Confondu dans un pêle-mêle tout démocratique, les blanches filles de l'argent donnent fraternellement l'accolade aux gros sous, dont le teint mulâtre ou éthiopien se farde de vert-de-gris.

Le dénombrement de ces précieux auxiliaires n'est, hélas ! pas très long à faire ; d'un coup d'œil j'en évalue la maigre phalange.

Bah ! les Spartiates n'étaient que trois cents aux Thermopyles !

Il est vrai que je n'ai pas plus trois cents Grecs que trois cents francs à mon service ; mais l'ennui est heureusement plus facile à repousser qu'une armée de Perses, fût-elle commandée par Xerxès en personne.

Dieu me garde d'afficher, aux yeux de mes contemporains, des théories subversives ! mais je ne puis m'empêcher de déplorer l'inégalité des conditions humaines.

Afin de ne pas rappeler « les plus mauvais jours de notre histoire », je me renferme dans mon cas particulier, je m'occupe seulement de mon intéressante personnalité ; car je sens dans mon cœur, non pas « une voix qui me crie... », mais des trésors d'indulgence pour les torts que la destinée peut avoir envers les autres.

Que de fois, par exemple, j'ai envié le sort du lézard, ce sybarite de la nature ! Mais allez donc vous chauffer publiquement le ventre au soleil, avec les urbains qui courent !

Il est vrai que ce respect de l'autorité et des mœurs se double, pour moi, d'une autre pierre d'achoppement, que dis-je ? de deux pierres d'achoppement : c'est que la ville de Lyon (rien de M. Daboneau) est à peu près dépourvue de soleil ; et que moi, je suis totalement dépourvu de ventre.

Etant données néanmoins, ces aptitudes de lazzarone, n'est-il pas désastreux de voir tous mes goûts intimes sacrifiés, mes aspirations méconnues, mes desirs les plus légitimes méprisés ?

La suite au prochain N°

Léon G...